

Chapitre 1

“L’ODEUR DE MON PAYS EST DANS UNE POMME” disait Lucie Delarue-Mardrus en parlant de sa Normandie natale.

Moi, l’odeur de mon pays n’est pas dans une pomme, bien entendu. Lorsque je ferme les yeux, je suis assaillie par différentes odeurs, senteurs ou fumets qui, pour des étrangers, seraient exotiques, mais qui pour moi, sont les odeurs familières de mon enfance.

C’est l’odeur des poivrons grillés, celle des tagines mijotant doucement sur le *majmar* ou *kanoun*, sorte de brasero, laissant échapper des odeurs épicées et parfumées, celle du pain frais pétri le matin et qui levait lentement avant d’être emporté au fournil voisin pour sa cuisson. Toutes ces odeurs me reviennent en mémoire et me rappellent le goût des choses simples et naturelles faites à la maison.

C’est aussi l’odeur des confitures (confiture de raisins, de figes, d’oranges, de clémentines, de mandarines, de coings, de cerises selon les saisons) qui envahissait tout le quartier. La confiture de coings était (et reste) ma préférée.

Celle des fleurs et des arbres qui, sous la caresse du soleil, exhalent toutes leurs senteurs, senteurs qui vous poursuivent longtemps après les avoir respirées. Le doux mimosa protégé, comme les roses, par des épines acérées et que je cueillais, avec précaution, par brassées pour l’offrir à ma maîtresse d’école, les pinèdes où j’aimais souvent me promener accompagnée par les cigales qui, invisibles et bien à l’abri, soulaient tous les alentours de leur chant strident et continu, les bougainvillées parant les entrées et, s’étalant généreusement, offrant ainsi leur douce couleur violette ou rose aux regards des passants.

Les roses, les géraniums, les belles de jour, les belles de nuit, le jasmin, les lauriers-roses, les genêts, ces derniers dressant sur leurs tiges flexibles et minces, leurs délicates fleurs

roses et blanches, chacun à un moment de la journée ou de la nuit faisait l'offrande de son parfum et de sa beauté. Les orangers et les citronniers rivalisaient entre eux pour donner les parfums les plus agréables des vergers.

Tous ces parfums, toutes ces odeurs et senteurs, comme des notes de musique légères et parfumées s'envolaient vers le ciel et, au passage, se déposaient sur les pauvres mortels, leur apportant comme un aperçu du paradis.

Mais l'odeur la plus présente, la plus profonde, celle que l'on retrouvait en tous lieux, c'est celle de la mer, puissante, salée, parfois âcre et celle du poisson qui, dans chaque quartier et à toute heure, règne en maîtresse absolue et ne permet à personne d'ignorer la présence constante et indéfectible de notre mère à tous : la Méditerranée. Car j'ai eu la chance de naître dans une petite ville, fille de la Méditerranée, cette Méditerranée que tout le monde chante et que beaucoup nous envie.

Et toutes ces couleurs ! Une véritable symphonie de couleurs ! Bleu clair du ciel traversé par des nuages légers et floconneux d'une blancheur éclatante, celui plus profond et changeant de la mer, le vert des pins et de la vigne, rouge ou noir de la terre, l'ocre du sable, l'or doré des mimosas, et toute la palette des fleurs et des arbres fruitiers. Et surtout, surtout, l'amandier qui, pour attirer l'attention, offrait la plus belle parure que puisse concevoir un arbre, par ailleurs d'aspect plutôt terne. Et c'est ainsi, qu'à chaque printemps, il étale sa splendeur aux délicats tons, rose et blanc.

Les figuiers et les oliviers apportaient une note moins colorée sans doute, mais que leurs fruits soient verts ou noirs, ils ne détonaient nullement dans le paysage, tout comme les figuiers de barbarie aux fleurs rouges, les cactus et les eucalyptus qui dressent tout au long de la route leurs longues silhouettes comme des sentinelles.

Les cognassiers, leurs fruits n'étant pas comestibles tels quels, n'avaient rien à craindre des maraudeurs, mais les jujubiers comme les amandiers payaient souvent tribut aux petits pilliers de jardins et je ne parle pas des oiseaux naturellement.

Et sur tout cela régnait en monarque absolu et sans rival le soleil qui illuminait chaque journée de ses rayons ardents et dont même, si parfois, on le maudissait, on savait que l'on ne pouvait se passer. Et le coquin, le sachant, en profitait pour

nous écraser de toute sa haute seigneurie. L'on y échappait en s'enfermant dans nos demeures aux heures les plus chaudes, ne réapparaissant qu'au moment où ses rayons se faisaient plus doux.

En hiver, le vent et la pluie parfois venaient le détrôner, mais il réussissait toujours à reprendre sa place première et ses caresses étant moins ardentes, on recherchait sa compagnie avec plaisir. Et c'est pourquoi les plaisirs des vacances d'hiver à la neige, je les laisse volontiers aux autres. Fille du soleil je suis, et fille du soleil je reste. Je ne suis bien qu'en sa présence chaleureuse, même si elle est parfois étouffante.

Lorsque pour une raison ou une autre on quitte son pays natal, surtout très jeune, et que l'on vit ailleurs, beaucoup de choses parfois s'effacent de notre mémoire. Mais pas les couleurs, ni les odeurs. Et il suffit parfois d'un rien pour les raviver et nous les rappeler et un ineffable et nostalgique regret de ce qui n'est plus, vient nous habiter et nous remémorer les doux souvenirs que nous chérissons tout au fond de notre cœur et que souvent nous ne partageons avec personne, les gardant jalousement comme un trésor. Sauf si nous avons le désir de faire connaître à ceux qui ne l'ont pas vécue, une douceur de vivre qui n'existe hélas plus !

Je suis née au début de l'année 1950 en Algérie.

Non pas à Alger la Blanche, ni à Oran la Belle, ni à Constantine la Sérieuse, ou Tlemcen la Studieuse, mais à Nemours, petit port de pêche, situé sur la côte ouest. Si Tlemcen et Nédroma sont deux vieilles dames séculaires, comptant déjà de nombreux siècles dans leur vie, Nemours, elle, est une jeune jouvencelle née au milieu du siècle dernier.

A l'origine, la ville de Nemours, proprement dite, n'existait pas. Ce n'était qu'une baie largement ouverte à tous les vents, limitée par deux pointes rocheuses très escarpées, élevées de quatre-vingt dix à cent mètres, n'ayant pas plus de trois cent mètres, la "Pointe Ouest" et la "Pointe Est".

Ce qui la rendait pittoresque et lui donnait une originalité que n'avaient pas les plages environnantes, c'était, à 300 mètres au nord de la Pointe Ouest, deux rochers que l'on avait surnommés les Deux Frères (que déjà les Romains appelaient AD

FRATRES) se dressant verticalement, mesurant 20 m chacune et distants de 2400 m de la plage. D'ailleurs ces Deux Frères représentèrent le blason de Nemours avec comme devise "FRATRES SEMPER VIGILANTES". Quelques mètres plus loin, deux autres rochers de forme tabulaire, "Les Deux Sœurs" leur faisaient pendant. Au début, ces quatre rochers n'étaient pour moi que ce qu'ils étaient. Des rochers plantés là à la suite de l'effondrement d'une partie de la falaise à une époque bien lointaine, ou ce que l'érosion a laissé.

Mais après avoir lu l'Iliade et l'Odyssée, mon imagination me faisait voir les "Deux Sœurs" comme deux néréides que Nérée leur père aurait punies parce qu'elles lui auraient désobéi et que si elles étaient si près de l'eau, c'était dans l'espoir qu'un jour peut-être elles attireraient son attention et qu'il finirait par leur pardonner, qu'ainsi elles redeviendraient de jeunes et belles nymphes venant au secours des marins en perdition.

Quant aux "Deux Frères", qui se dressaient fiers et majestueux vers le ciel, je les voyais plutôt comme des demi-dieux qui auraient encouru la colère de Zeus lequel, pour les punir aussi, les aurait transformés en pierre pour l'éternité des éternités.

Et je me plaisais à imaginer que ces deux néréides et ces deux demi-dieux se seraient aimés sans la permission de Nérée et de Zeus, et que, passant outre, ils auraient voulu s'enfuir au loin pour pouvoir vivre leur amour. Mais c'était sans compter avec la puissance que les dieux possédaient et la vindicte cruelle qu'ils pouvaient exercer envers ceux qui leur désobéissaient, fussent-ils leurs propres enfants. Et c'est ainsi que pour les punir cruellement, ils les auraient transformés en rochers, rochers d'apparence morte mais vivant en leur cœur et attendant peut-être qu'un jour l'animation leur soit rendue.

Comme vous le voyez, mon imagination brodait de belles histoires, mais les contes et légendes ne sont-ils pas de jolies broderies ?

Quoi qu'il en soit, on ne pouvait pas imaginer la plage de Nemours sans ces rochers familiers et assez originaux, faisant partie intégrante du paysage. Tout comme d'ailleurs l'oued Ghazouanah ou oued El Marsa. Cet oued était la plupart du temps à sec ou presque sec, sauf à l'automne lorsque les crues font déborder les oueds en amont de la ville et qu'ils s'y déver-

sent. Les pluies torrentielles en sus provoquent des inondations qui déferlent sur les quartiers riverains, c'est-à-dire le quartier de l'Ile, Derb Eriès et Derb Zalamit. Si les deux premiers se partageaient la rive droite, le second s'étalait pratiquement sur toute la rive gauche.

Je me souviens particulièrement de l'hiver 1956. En novembre pour être exacte. Un orage d'une ampleur inouïe a dévasté la région, si bien que les villages alentour qui avaient subi le plus gros de cet ouragan ont dû être évacués en catastrophe par l'armée aidée de tous les civils qui avaient une voiture ou des camions. Une fois la peur vaincue et nous sachant hors de dangers, nous allions, adultes et enfants, nous masser le long de la route et voir passer les lugubres convois des gens sinistrés. C'était, pour ne pas changer, les pauvres paysans que la tempête avaient le plus malmenés. Après l'enfer des militaires, les foudres du ciel.

De cette tempête qui n'a duré que le temps de dévaster une bonne partie du pays, me reviennent en mémoire des images pleines de bruit, de cris et de fureur, de camions qui en une longue théorie passaient devant nous et dans lesquels les corps que les militaires transportaient étaient tous cachés sous une bâche. Nous avons compris alors que ceux-là n'avaient plus rien à craindre. Les autres, on les voyait passer hagards, tenant quelques malheureux baluchons où ils avaient pu mettre ce qui leur restait de leur autre vie, se demandant ce qu'il allait bien advenir d'eux. Que sont-ils tous devenus ? Je ne sais. Je n'avais que six ans et à cet âge, on ne se pose pas de question sur l'existence des autres. Le vent les a emportés sans doute, si ce n'est la tourmente des hommes.

Mais des orages dévastateurs, il y en eut d'autres. En septembre 1906, en octobre 1907 et en décembre 1931. Déjà !

Chapitre 2

A bien y réfléchir, on peut peut-être penser que si les conflits larvés avec le Maroc d'une part et les batailles contre l'Emir Abdel Kader d'autre part, n'avaient pas obligé l'armée à se trouver un point de débarquement et de ravitaillement pour les troupes, peut-être que la ville de Nemours n'aurait pas vu le jour et ne serait encore qu'une baie parmi tant d'autres le long du littoral.

En effet, Oran étant très loin de Maghnia où les troupes de la division d'Oran commandées par le Général Lamoricière, devaient être rassemblées, il fallait un point de chute plus proche. Et c'est ainsi que la plage de Djemâa-Ghazaouât, autrement dit Place des Forbans, d'un accès facile et accessible fut choisi. Et l'aventure commença là en juin 1844. Ce qui, au départ, ne devait être qu'un cantonnement provisoire – c'est ainsi que le voyait Bugeaud – devait devenir une belle petite ville comme le voulait le général Lamoricière. Et c'est le lieutenant-colonel de Montagnac que le général Lamoricière désigna pour diriger l'organisation du poste. D'ailleurs dans les "Lettres d'un soldat", à partir des lettres qu'il écrivait à sa famille, recueillies et publiées par son neveu, on assiste pratiquement au jour le jour à l'édification de ce fort. Elles nous donnent aussi une idée de ses talents d'administrateur, de son acharnement à mener à bien les tâches qui lui étaient confiées. Le colonel de Montagnac n'était pas seulement un militaire, il était aussi un bâtisseur.

Au début, bien sûr, rien ne laissait penser que ces baraquements, qui ne devaient être que provisoires et ne loger que les militaires, allaient laisser la place à des maisons, des commerces, des écoles et des édifices publics.

Au fur et à mesure de l'implantation de ceux que l'on appellerait plus tard les colons et à qui, au départ, on donna des terres "appartenant" à l'armée, puis plus tard les terres des paysans mises sous séquestre, sous le prétexte plus ou moins fallacieux

d'une prétendue aide à l'ennemi, c'est-à-dire à l'Emir Abdelkader, la ville s'agrandissait elle aussi. On peut dire que le premier et véritable colon fut le colonel de Montagnac, qui n'hésita pas à défricher la terre, à la mettre en valeur et à la cultiver.

Des rues furent tracées, des égouts posés, l'alimentation d'eau installée, des édifices publics érigés peu à peu. A partir de 1881, Il y eut d'abord l'Hôtel de Ville avec le Tribunal, le commissariat de police, la geôle municipale et le magasin à pompes, l'école de garçons à l'époque, l'école de filles et la maternelle.

D'ailleurs dans la salle des pas perdus de la mairie, on pouvait lire "Hôtel de Ville de Nemours. Construit en 1881-1882 par le service de la voirie départementale – Sous les auspices de M. Clément Drevéton, Maire de Nemours, Conseiller Général de la 22^{ème} circonscription".

Pour la petite histoire, un conseiller municipal, qui n'aimait pas la famille Drevéton, fit enlever cette plaque vers 1889, mais sur la demande du petit-fils de ce dernier, alors lui-même adjoint au maire en 1908, le Conseil Municipal décida à l'unanimité de remettre cette plaque à sa place, aux frais de la commune.

La Caserne de Gendarmerie, elle, avait été construite en 1859, puis la Caserne des Douanes en 1862, ensuite l'Hôtel des Postes qui de 1860 à 1890 fut installé dans divers locaux et n'était qu'un simple bureau à l'origine jusqu'à ce que, en 1934, il fut décidé, vu l'importance du trafic du port et les exigences d'un service très chargé, de l'édification d'un véritable Hôtel des Postes digne de ce nom.

Avec la Mairie, c'était le plus bel édifice de la ville. Il avait, tout comme cette dernière, une élégance et une beauté qui donnaient à la ville de Nemours un charme particulier que vint renforcer plus tard l'église. Le centre de Nemours avait un cachet et un pittoresque à nul autre pareil.

L'hôpital militaire, lui, remplaça ce que, à l'origine, on appelait l'Ambulance sédentaire de Djemaâ-Ghazaouât, autrement dit Place des Forbans. C'est en 1868 que le Génie décida de remplacer les baraques à moitié en ruines et quasi inhabitables par des constructions en dur. On le retrouvera plus tard dans mon récit.

La caserne d'infanterie Lyautey est pratiquement mitoyenne de l'hôpital. Ça nous amusait de voir passer les régiments en parade, fanfare en tête.

Le monument aux morts de la guerre 1914/1918 ne représentait pas des figures allégoriques de soldats au combat, mais était un simple obélisque surmonté d'une urne funéraire et qui, comme tous les monuments aux morts, portait l'éternelle inscription "Nemours – A ses enfants morts pour la France – 1914-1918". Monsieur Octave Llabador, alors Maire de Nemours, procéda à l'inauguration le 16 octobre 1929 en présence du Gouverneur Général Pierre Bordes et de tous les notables, civils et militaires du département et de la circonscription, ainsi que de tous les élus.

Ce monument aux morts se dressait au milieu d'un joli jardin dont les fleurs qui embaumaient l'air faisaient un peu oublier la tristesse et l'égayaient de leurs couleurs. Des bancs installés çà et là invitaient les passants à venir s'y reposer. De là, on pouvait passer à un autre jardin et un petit parc public où l'on pouvait voir des joueurs de boules ou de tennis s'adonner à leur jeu favori.

L'église de Nemours construite en 1865-1867 est une des plus belles églises de l'Oranie. Bien qu'assez petite, ses lignes harmonieuses et son architecture romane lui donnent un cachet qui ne laisse personne indifférent.

La mosquée, elle, se mire presque dans l'eau du port, étant construite sur le boulevard du Front de Mer. Elle fut construite en 1898. Mais à partir de 1946, la construction d'une autre mosquée beaucoup plus grande et bien plus spacieuse fut entreprise en bordure de l'oued Ghazouanah, pas loin du nouveau pont qui fut construit à l'embouchure de ce dernier en 1935/1936, où une partie était réservée à la voie du chemin de fer.

La synagogue construite en 1884 et située à l'angle de la rue de la Douane et de la rue de Touent n'était éloignée du cimetière juif que de quelques mètres.

Le cimetière musulman, lui, se trouve à Sidi Amar et celui des Chrétiens à l'entrée de la ville.

Le marché couvert qu'il ne faut pas oublier, car une ville sans marché est une ville sans ventre et sans cœur, anime tous les jours les rues environnantes.

Le lavoir, car il y avait aussi un lavoir, situé au-delà de la porte de Touent, à l'entrée de Sidi Amar, a été construit en 1854 sur un terrain militaire. Mais le hangar qui l'abrite ne fut construit qu'en 1871. Lorsqu'on allait à Sidi Amar, il n'était pas rare de voir des femmes laver leur linge, ou, l'ayant terminé, bavardant entre elles avant de reprendre le chemin de la maison. C'était aussi un lieu de rencontre. On y lavait son linge, et on en profitait pour échanger les derniers potins.

Mais de tous ces édifices, il ne faut pas oublier l'un des plus importants et le premier à être construit, c'est-à-dire la Maison de Montagnac, maison qu'a bâtie le lieutenant-colonel de Montagnac. Il n'en a pas beaucoup profité puisque, comme chacun le sait ou ne le sait pas, il est mort le 23 septembre 1845 durant la bataille de Sidi Brahim avec l'Emir Abdelkader, et où, amère ironie du sort, celui-ci fit sa reddition le 24 décembre 1847 au duc d'Aumale à qui il offrit son cheval en gage de soumission. Il paraît que l'Emir passa là sa dernière nuit avant son départ en captivité, selon les uns, ou en exil selon les autres. Où est la différence, où est la vérité ?

Au fur et à mesure que se construisaient les immeubles et les édifices publics, que s'ouvraient les commerces, que les diverses administrations se mettaient en place, que des arbres étaient plantés, la bourgade en baraques de planches plus ou moins vermoulues se transformait en une ville digne de ce nom.

En fait, le centre ville à proprement parler n'était, et n'est, formé que de trois grandes avenues parallèles ; la rue de Touent, la rue Gambetta et le Boulevard du Front de Mer, reliées par une poignée de rues ou de ruelles.

La rue de la Marine, d'où l'on accède aussi bien au port d'un côté qu'à Sidi Amar de l'autre, longe le quartier de Brigandville, le bien nommé, véritable nid de troglodytes.

Ensuite la rue de Montagnac, la rue Lamoricière, la rue Gambetta, principale artère, et puis les petites rues de l'Eglise et du Presbytère qui encadrent l'église évidemment, La rue de la Douane, la rue Bugeaud, la rue du Marché, la rue Cavaignac, la rue Dutertre, la rue des Ecoles, la rue des Casernes, la rue du Rempart, et la rue du Monument, à la droite de la route de Tlemcen, qui était la plus excentrée et que l'on appelait aussi Avenue de Neuilly.